

EMMANUEL DESROSIERS

Le crime de Grove Street



BeQ

Emmanuel Desrosiers

(1897-1945)

Les aventures de John Steel # 2

Le crime de Grove Street

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 748 : version 1.0

Le crime de Grove Street

Numérisation : Normand Houde

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Édition de référence :

La Cie de publication

Le Roman policier.

J'ai toujours hésité à décrire les faits mystérieux qui vont suivre, d'abord parce qu'ils sont relativement récents et que les personnages qui y sont mentionnés étaient pour la plupart vivants, il y a à peine quelque années.

Quelquefois l'imagination joue un grand rôle dans les événements écoulés. On croit facilement après peu d'années à certains faits inexistantes. Tout complète pour nous y faire croire. L'homme est ainsi fait qu'il croit facilement au merveilleux.

À l'automne, quand la lune éclaire la campagne silencieuse, les arbres deviennent autant de squelettes et les branches autant de tibias décharnés. Le vent qui brame imite, semble-t-il, « la voix des morts », ses plaintes se font lugubres près des murailles froides et l'on croit que quelqu'un rôde dans la pénombre. La moindre branche que l'automne brise nous paraît un bruit d'ossements. Puis là-haut, quand les nuages apparaissent, l'imagination y reconstitue tout un défilé moyenâgeux ; que de poternes

s'ouvrent sur l'infini ! Il semble qu'au-delà des rocs de brume où croulent les donjons et les tours de guet se situe le séjour des revenants. Et l'on vit un rêve torturé où notre imagination côtoie un monde fantastique et inconnu.

Vous êtes seul dans le désert des choses mortes, seul avec le mystère qui est en vous, seul avec la terreur qui vous envahit. Si vous alliez crier ! Prenez garde ! Vous ne reconnaîtriez pas votre voix. Il vous semblerait entendre l'appel de l'ombre et l'écho de vos paroles aurait le son du bois sec que l'on brise.

Admettons que ceci se passe dès les premières heures de la nuit alors que la clameur des ombres, que seule votre imagination perçoit, ne fait que commencer à bruire. Ce n'est pas encore l'effroi, c'est le commencement du malaise que provoquent les ténèbres. L'heure de minuit arrivera troublante avec son cortège de plaintes et son profond mystère.

Quand nous n'avons pas sommeil et que nos yeux ouverts se fixent dans l'ombre de la chambre, essayant de découvrir la figure des

ténèbres, et que nos oreilles entendent les mille bruits de la nuit, que se passe-t-il réellement autour de nous ? Quel est donc ce monde ténébreux qui semble exister dans l'appartement où nous sommes ?

À l'heure récente où le soir tombait, alors que dans le lointain du ciel montaient déjà de vagues ombres, il semble que les habitants de l'inconnu se concertaient déjà et se préparaient à l'invasion mystérieuses de choses vivantes. Nous n'avons pas rêvé, nous avons bien vu à travers la fenêtre une main d'ombre, fantastique ; quelqu'un a marché sur le toit, d'un pas feutré, effroyablement apeurant.

Enfin, nous nous sommes couverts mais toujours nous sentions que des êtres rôdaient dans la chambre. C'est cela la peur.

L'effroi a dû naître avec le premier homme.

Tous nous avons vécu des heures incertaines, des instants de craintes et d'effroi.

L'histoire suivante est de la catégorie de celles qui sont vraies malgré leur apparence.

En 1908, j'habitais, avec une vieille servante, une maison de pierre, située sur une côte assez escarpée. Pour y parvenir, il fallait gravir des massifs d'arbustes très touffus, poser les pieds sur des marches taillées dans le roc rouge, s'agripper à une rampe irrégulière et délabrée. Dès lors qu'essoufflé on parvenait à la terrasse où pesait lourdement l'énorme masse de pierre, l'œil embrassait très loin le pays d'alentour. Tout près coulait une rivière tortueuse et pleine de rapides ; là-bas, un petit bois faisait tache dans le paysage clair. La maison, ancien manoir, existait depuis fort longtemps. Les caves étaient immenses et partout, dans les fondations, on distinguaient des portes murées ; dans une des pièces du soubassement, un puits béait, et on distinguait à fleur d'eau un trou ouvert sur je ne sais quel abîme ; partout d'obscurs réduits ; des escaliers de pierre, très larges, fuyaient vers les étages supérieurs et d'autres plus petits se perdaient sous les combles.

Il y avait là d'immenses pièces percées de larges fenêtres où pénétrait abondamment le soleil du matin. Après avoir marché quelques

instants à travers un petit parc en pente l'on parvenait à Grove Street et pour ainsi dire à la civilisation.

Mon domaine était bien le plus sauvage de la ville et je passais facilement pour un être mystérieux.

La bibliothèque de mon père avait été respectée malgré les tractations inhérentes aux inventaires et au branle-bas des curateurs. J'avais pu désintéresser diverses personnes et conserver dans son intégrité le cabinet de travail attenant à la bibliothèque.

Je dois dire que mon père était un chercheur. Il était médecin et s'était spécialisé dans le traitement de la folie.

Cette spécialité lui avait procuré une fortune qui avait nui à sa famille. L'oisiveté nous avait été funeste. Je fus le seul survivant de dix enfants morts de diverses maladies.

Un certain soir d'automne, j'avais mis du bois dans l'âtre et bientôt la flamme joyeuse montait et tournoyait dans la cheminée aux pierres

disjointes et comme le soleil se couchait, des ombres passaient sur les murs et s'évanouissaient aussitôt.

Bientôt la nuit envahit le manoir. Le rougeoiement de l'âtre empourprait par moments les murailles enténébrées pendant que le bois craquait et se fendillait dans le brasier.

J'avais fermé les lourds volets des fenêtres et je n'entendais même pas la servante occupée dans d'autres pièces. J'avoue que je n'aimais pas ce lourd silence que seul le crépitement de la braise rompait. Les heures passèrent, les tisons s'éteignirent et la formidable nuit pénétra, opaque et pleine de rêves dans la vieille maison de pierre.

D'abord je m'étais assoupi dans un large fauteuil rembourré et bientôt une invincible torpeur m'avait engourdi, anéanti presque. Tout à coup, il me semble ressentir encore un frisson qui glace ; la bonne toute apeurée se précipita en trombe dans la bibliothèque. Elle ne put parler. Elle était verte de frayeur.

J'ai dit que c'était à l'automne. Au dehors le vent passait avec ses plaintes dans les gouttières

et les volets qui ne tenaient pas fermés martelaient les murs. À travers les fenêtres on voyait les arbres se ployer et frôler de leurs squelettes les murailles lourdes de ténèbres.

La bonne me regarda dans les yeux. Elle frissonna. Je lui demandai ce qu'il y avait. Elle ne put répondre. Je la vis chanceler et tomber. Je me précipitai. Elle était morte. Je fus atterré. Je la pris dans mes bras afin de la déposer dans le grand salon. C'est alors que je vis dans sa main droite une carte de visite portant le nom de mon père.

Un instant je restai stupéfié. Je pris de sa main le vélin froissé. C'était bien la carte aux caractères script que mon père affectionnait. Je la déposai dans mon mouchoir.

Je n'avais pas pris garde à la bonne tout d'abord tant j'étais instinctivement sûr qu'elle était morte.

Soudain je vis du sang couler sur le fauteuil où j'avais couché la pauvre fille.

Je la retournai.

Un poignard à grosse poignée d'ébène était planté entre les deux épaules de la morte.

Je ne perdis pas mon sang-froid.

J'appelai immédiatement la police, mais le fil avait été coupé.

Je courus à ma chambre au premier étage et pris mon revolver, car je sentais le danger qui rôdait autour de la vieille maison.

J'éteignis les lumières et j'attendis avec effroi. Rien ne se produisit.

Au dehors, le vent hurlait et la tempête, par saccades s'acharnait sur la maison où la mort était passée.

La peur me clouait dans un fauteuil et le matin me surprit très énervé et pourtant très calme en apparence.

Lorsqu'il fit suffisamment jour je descendis au grand salon. La bonne reposait toujours sur le fauteuil. La nuit avait un peu détendu ses traits, une large flaque de sang couvrait une partie du parquet et je remarquai que la fenêtre de la pièce était ouverte. Sans doute l'orage et le vent avaient

forcé cette ouverture mal close. Je sortis et me dirigeai vers la maison voisine où je savais y trouver un téléphone.

– Un meurtre ?

– Je ne puis rien vous expliquer et vous verrez.

– C'est bien, dans dix minutes, je serai chez vous avec l'inspecteur Fawcett.

Je remerciai M^{me} Garnett et retournai chez moi.

J'attendais dans le vestibule quand les deux policiers arrivèrent. M. Dale était un homme court, trapu avec de grosses mains potelées ; l'inspecteur Fawcett par contre était grand et mince avec des yeux très mobiles.

Je les mis au courant de ce qui s'était passé. Évidemment il s'agissait d'un assassinat pur et simple. Quelque fou sans doute, ancien client de mon père puisque la bonne tenait une carte de visite libellée au nom de mon père : George Burton. Mon père avant sa mort avait dû laisser traîner des cartes de visites sur son bureau et le meurtrier en avait subtilisé au moins une. Fawcett

décida de relever les empreintes digitales sur la carte et sur le manche du poignard.

Nous passâmes à la cuisine où on était plus à l'aise pour la manipulation des acides et des poudres révélatrices. Sur la carte, Fawcett trouva une empreinte unique et sur le poignard aussi.

On était en plein mystère.

Quelqu'un avait fait disparaître les empreintes digitales du manche du poignard après le meurtre pendant la nuit, ce qui pouvait s'expliquer par la fenêtre trouvée ouverte le matin.

Il restait à identifier l'empreinte de la carte.

Je me souvins alors que mon père avait la manie bien inoffensive de prendre l'empreinte digitale de tous ses clients, pour la grande majorité des aliénés.

J'en parlai à Dale et j'allai chercher dans la bibliothèque le gros bouquin d'empreintes.

En tête de la première page, mon père avait mis ses propres empreintes digitales. Fawcett fouilla le bouquin puis revint à la première page. Il scruta à la loupe et compara.

La marque qu'il y avait sur la carte de visite était la même que mon père avait apposée en tête de son recueil d'empreintes.

La renversante constatation de Fawcett me laissa perplexe. Mon père était mort en 1905. Donc trois années déjà s'étaient écoulées depuis que le digne médecin qu'il était avait disparu. Évidemment ce ne pouvait être lui qui avait sonné à la porte de la maison le soir du meurtre.

Et pourtant son empreinte digitale était là sur la carte tordue par la main de la morte, mêmes lignes rondes ou allongées, mêmes caractéristiques d'identification.

D'après Bertillon, le découvreur de la méthode des empreintes digitales, aucune empreinte n'est pareille et pourtant celle de la carte correspondait exactement à celle de mon père.

Nous étions en plein mystère.

L'inspecteur Dale me regarda :

– M. Burton, votre père est mort depuis trois ans me dites-vous ?

– Depuis trois ans M. Dale. Il a été inhumé

dans le petit cimetière de Chelgate tout près de l'asile des fous.

Et j'allai chercher le certificat de décès de mon père que je gardais avec d'autres pièces importantes dans un coffret de fer près de la cheminée.

Le document portait que George Burton était décédé à l'âge de 62 ans d'une fièvre tropicale contractée au laboratoire de l'hôpital. Longuement Dale scruta le document, puis :

– M. Burton avait-il des ennemis ?

Je ne connaissais pas d'ennemis à mon père. C'avait été un homme intègre, un savant plus occupé à la science qu'aux réunions mondaines.

Je regardai Dale :

– Mais M. Dale, il me semble qu'il faudrait chercher le mobile du crime ou bien à qui le crime a profité.

– Vieille rengaine, M. Burton, me répondit l'inspecteur Dale. Nous sommes sans doute en présence de l'acte d'un fou, un ancien client de votre père qui a agi sans mobile, poussé par je ne

sais quelle aberration mentale.

Et il reprit :

– Je crois qu’il faudra chercher à la maison des fous même.

À la maison des fous !

Je doutais fort que Dale et Fawcett puissent trouver là le fil de cette ténébreuse affaire. Je hasardai :

– Vous ne pensez pas, M. Dale, que la victime, Helena Starke, eût des ennemis.

Dale ne répondit pas, mais Fawcett ajouta à mes paroles :

– Les fous n’ont pas d’ennemis. Ils agissent par besoin.

– Enfin je ne sais pas, M. Fawcett, mais il a fallu que ce fou, si c’en est un, fût en liberté le soir du crime.

– Ou bien, reprit Dale, qu’il soit en liberté depuis toujours. Ce qui prouverait que nous avons affaire à un maniaque très intelligent et d’autant plus dangereux.

L'enquête préliminaire était terminée.

Il restait cependant l'inhumation de M^{lle} Starke, l'enquête du coroner, laquelle m'avait-on dit, serait une simple formalité légale. Je demeurai seul dans la grande maison froide. Dale m'avait dit de ne pas m'éloigner de la ville parce que, peut-être, aurait-il besoin de moi ou du moins de visiter la maison de nouveau.

J'avais fouillé les papiers de mon père sans rien découvrir de bien nouveau.

J'en étais là de mes réflexions que je me souvins qu'on avait coupé le fil du téléphone le soir du meurtre.

Comment se faisait-il que je n'en avais pas parlé à Dale. Mon oubli pouvait avoir de graves conséquences.

Sans bien réfléchir à ce que je faisais, je pris l'appareil et appelai Dale à tout hasard.

La communication avait été rétablie à mon insu, ce qui m'étonna fort. Dale prit note du

détail et me dit qu'il vérifierait auprès de la compagnie.

Je me retirai dans ma chambre afin de prendre un peu de repos. J'essayai de lire vu que le sommeil ne venait pas.

Il pouvait être dix heures du soir.

Soudain le timbre de la porte d'entrée résonna. Qui pouvait me relancer chez moi à pareille heure ? Peut-être l'assassin lui-même.

J'hésitai un moment, mais, m'étant muni de mon browning je descendis.

Je vis à travers la porte vitrée la silhouette d'une femme grande et paraissant jeune malgré les vêtements noirs qui la couvraient.

J'entrouvris l'huis :

– Ouvrez Burton, n'ayez crainte, c'est moi Jane Whitters.

Jane Whitters ?

Je me souvins alors. Jane Whitters, mais c'était l'ancienne nurse de mon père. Je la reconnaissais maintenant malgré la grande cape

noire qui la cachait de la tête aux pieds.

– Entrez Miss Whitters.

Elle pénétra dans le grand salon enténébré et s'effondra sur un canapé. Elle était pâle et je vis qu'elle tremblait. Je m'empressai de faire du feu dans l'âtre car la soirée était froide et humide. Puis j'allai à la crédence et versai deux verres de porto.

– M. Burton, ce qui m'amène ici doit rester entre nous, sans quoi je me tairai.

– Est-ce à propos du meurtre de M^{lle} Helena Starke ?

– Oui.

– Mais la police doit savoir !

– Oui, je sais. Cependant laisse-la se débrouiller.

Puis, elle ajouta :

– M. Burton, si vous ne me donnez pas votre parole d'honneur de ne rien dire de ce que j'ai à vous communiquer, je ne parlerai pas.

J'étais surpris de l'attitude de Miss Whitters.

Comment pouvait-elle exiger un tel secret quand il s'agissait de venger la mémoire d'une morte ?

Je réfléchis un instant, puis :

– C'est bien Jane, je me tairai.

Miss Whitters s'approcha de mon fauteuil et jeta un rapide regard autour de l'appartement.

Elle commença :

– M. Burton, vous connaissez Frank Tennyson ?

J'avouai ne pas me rappeler de ce monsieur.

– C'est un ancien client de votre père, me dit Miss Winters.

– J'avoue, Jane, en entendre parler pour la première fois.

– M. Burton, Tennyson était un maniaque de la persécution. Votre père l'eut comme patient à la clinique de Chelgate vers 1904. J'étais alors garde-malade à l'hôpital. C'est là que je le connus. J'eus pitié du grand jeune homme névrosé. Il prit la sympathie que j'avais pour lui pour de l'amour. Il raconta à votre père qu'il

m'aimait et M. Burton me démontra le danger qu'il y avait pour moi d'une telle liaison. Je rassurai votre père et il profita d'une visite de Tennyson pour lui dire devant moi que ses prétentions à mon égard n'était pas fondées et qu'il devait penser plutôt à sa prochaine guérison qu'à me faire la cour.

J'acquiesçai d'un geste à la réprimande du D^r Burton. Tennyson devint blême puis les dents serrées, il me dit qu'il se vengerait.

L'année suivante votre père décédait et je n'entendis plus parler de cet inconnu de prétendant.

Ici, Miss Whitters s'arrêta, regarda encore autour d'elle et ajouta :

– M. Burton, le jour du meurtre, j'ai vu Tennyson.

– En êtes-vous sûre Miss Whitters ?

– Absolument certaine M. Burton et je vous rappelle votre serment : laissez la police débrouiller cette affaire. J'ai promis à votre père de ne jamais parler à qui que ce soit de ses

clients. C'est je crois ce que l'on nomme le secret professionnel. Vous devez, vous son fils, continuer ce secret.

Et M^{lle} Whitters prit congé.

Il devait être 10 h. 30.

Lorsqu'elle fut partie, je restai songeur. Tennyson pouvait être le meurtrier. Pour quel mobile ? Je ne sus répondre.

Vers 11 heures, je téléphonai à Dale et lui demandai s'il avait obtenu quelques éclaircissements du côté de l'asile. Il me demanda d'aller le rencontrer le lendemain au Bishop Inn, Tiberius Lane.

Cette nuit-la je dormis peu.

J'avais fait une sottise en promettant à Jane Whitters de ne pas parler et ma conscience me reprochait d'avoir agi comme je l'avais fait.

Le lendemain, vers midi, je me rendis au Bishop Inn. Déjà Dale était attablé devant un succulent lard au chou qu'il arrosait de vinaigre rouge.

– Vous êtes en appétit M. Dale ?

Mon cher Burton, quand j'ai de bonnes nouvelles je suis toujours en appétit.

– Vraiment ?

– Mais vous, vous ne mangez pas ?

J'appelai le garçon et je me fis apporter un léger repas et une pinte de Bass Ale.

– Oui, Burton, j'ai des nouvelles. Fawcett et moi avons déniché le meurtrier de M^{lle} Helena Starke.

– Et c'est ?

– Frank Tennyson.

Je restai bouche bée.

– Oui Frank Tennyson, mon cher Burton.

Avec hypocrisie je demandai :

– Où avez-vous déniché cet oiseau-là ?

– Nous avons interrogé votre voisine, M^{me} Garnett. Elle nous a dépeint un homme que nous avons filé. Cet homme rôdait depuis quelques jours autour de votre maison. C'était Tennyson.

Je n'avais pas trahi mon secret. Pour moi il

était évident que Tennyson était coupable.

Soudain, Dale m'apostropha :

– Pourquoi, M. Burton, ne m'avez-vous pas dit qu'on avait coupé le fil du téléphone le soir du meurtre ?

Je ne sus que répondre. Devant mon embarras, Dale me rassura :

– Jamais la communication n'a été coupée intentionnellement, M. Burton, le soir du meurtre, il y avait tempête et une branche tombée a temporairement isolé votre demeure.

– Et vous croyez, vous êtes convaincu, n'est-ce pas que Tennyson a fait le coup ?

Dale qui mangeait avec appétit releva la tête et me regardant bien en face me dit :

– Si ce n'est pas Tennyson, serait-ce vous ? Serait-ce moi ?

Puis il ajouta avec un grognement :

– Ce n'est pas Tennyson, malgré toutes les apparences. Il a été vu, oui, mais il n'est pas le seul qui soit passé sur Grove Street le soir du

crime. À ce compte je pourrais soupçonner votre voisine M^{me} Garnett.

– Que va-t-on faire de Tennyson ?

– Sans doute le traîner en cour, lui faire un procès qui se terminera par un acquittement par le jury. On ne condamne pas sur pareille preuve.

Je me mordis les lèvres. J'avais moi le moyen d'envoyer cet homme à l'échafaud, mais j'avais promis le secret à Miss Jane Whitters.

Dale reprit :

– À propos, M. Burton, vous avez eu la visite de l'ancienne nurse de votre père ?

Je sursautai :

– On me file maintenant, demandai-je avec humeur.

– Mais non, M. Burton, on vous protège. Nous savons que M^{lle} Whitters est une personne dont l'honorabilité ne saurait être suspectée, mais vous ne pouvez reprocher à la police de chercher la clé de l'énigme, et si je n'avais beaucoup d'estime pour vous à cause de feu votre père le D^r George Burton qui fut un citoyen intègre dont vous avez

suivi les traces dans l'honnêteté, jamais je ne vous aurais parlé de la sorte.

Les paroles de l'inspecteur me rassurèrent.

– Je comprends, lui dis-je et j'essaie de vous être utile.

Et j'ajoutai :

– Est-ce que l'affaire sera close avec l'arrestation de Tennyson ?

– Non j'ai téléphoné à l'inspecteur John Steel. Il arrivera ce soir et demain il vous rendra visite.

John Steel était à cette époque le plus célèbre détective du pays. C'était un petit homme rougeaud qui ressemblait fort à l'inspecteur Dale. Il était peu loquace mais par contre fouillait partout comme un chien de chasse.

Le lendemain vers 9 h. il s'amena chez moi avec Dale et Fawcett.

Après les présentations d'usage, le détective Steel me demanda de lui faire visiter en détail la maison.

– A-t-on dérangé quelque chose ici, M. Burton ?

– Non ! Tout est en place. Rien n'a été touché.

– Bon. Maintenant vous m'assurez que le matin qui suivit le crime la fenêtre du salon était ouverte ?

– Oui.

– Êtes-vous sûr qu'elle était fermée la veille ?

– Je le crois mais ne puis l'affirmer. Elle devait cependant l'être, vu la température maussade qu'il faisait.

Steel examina attentivement la fenêtre. L'espagnolette jouait avec facilité, mais en regardant de près, le détective découvrit que le bois du cadre inférieur où rentrait l'espagnolette était arraché. Il trouva derrière un sofa un éclat de bois qui correspondait à la brisure.

– C'est l'assassin qui a fait cela pendant la nuit afin d'effacer les empreintes digitales du poignard, dit Dale.

– À moins que ce soit le vent, reprit Steel.

– Le vent ?

– Oui, regardez la disposition de la maison. Le vent doit arriver ici en furie pendant les tempêtes.

En effet Steel avait raison et je me souvins qu'on avait souvent dû réparer les dégâts causés par le vent.

– Où M^{lle} Helena Starke a-t-elle été assassinée, M. Burton ?

– Probablement dans le vestibule, répondis-je. Je ne savais trop.

Nous passâmes à cet endroit. Steel scruta tout. Je le vis sourire lorsqu'il aperçut au mur une panoplie chargée d'armes de toutes sortes.

– Le poignard qui a tué M^{lle} Starke appartient probablement à cette panoplie.

Dale n'avait pas vérifié ce détail et je n'avais jamais bien examiné ces armes. Il ne semblait pas de prime abord que quelqu'un eût touché à la panoplie.

– M. Burton, fit Steel, écoutez-moi bien, la réponse que vous allez donner à la question que je vais vous poser est capitale. Avez-vous

entendu résonner le timbre d'entrée le soir du meurtre ?

– Non, fis-je, car je ne l'avais pas entendu.

D'abord il y a assez loin de la bibliothèque au vestibule. Steel se renferma dans la bibliothèque et Dale sonna du dehors, le détective entendit parfaitement le timbre. Il en déduisit que M^{lle} Starke n'avait pas été assassinée par quelqu'un du dehors.

Et j'étais la seule personne à habiter avec elle dans la maison de Grove Street.

Des sueurs froides m'inondèrent. Steel s'en aperçut.

– M^{lle} Starke n'a pas été assassinée par quelqu'un du dehors et non plus par quelqu'un de l'intérieur.

– Ce serait donc un suicide, demanda Dale.

– Non plus, répondit Steel, énigmatique. On ne se poignarde pas le dos. Et la carte de visite qu'elle tenait dans sa main crispée, d'où provenait-elle ?

Steel sembla se désintéresser de ce détail.

Steel, Dale et Fawcett prirent congé.

Je me retrouvai seul dans cette demeure mystérieuse, véritable maison de fous, hantée par je ne sais quels spectres hideux et grotesques. Évidemment quelqu'un devait errer.

Pour moi, Tennyson avait fait le coup. Je résolus d'appeler Miss Jane Whitters et de me faire délier de mon serment. Il fallait en finir avec cette affaire qui me rendait fou.

Dans l'après-midi de ce même jour je reçus donc l'ancienne nurse de mon père, le D^r George Burton.

– Je vois, Charles, me dit-elle que vous n'avez pas parlé. On a filé Tennyson comme on aurait filé n'importe qui. Si vous aviez parlé on aurait vu des détails dans les journaux.

– En effet Miss Whitters, je n'ai pas parlé mais aujourd'hui c'est moi qu'on soupçonne.

M^{lle} Whitters fut stupéfiée.

– Vous, M. Charles ?

– Oui, moi.

– Parlez M. Burton, parlez . Votre honneur est plus précieux que la sécurité de Frank Tennyson. Le serment que j'ai fait à votre père ne tient plus.

J'étais content.

Je demandai une entrevue à Dale.

Il me l'accorda encore au Bishop Inn. Je lui racontai tout. Les menaces proférées à l'endroit de mon père par Tennyson, etc.

Dale me parut ennuyé.

– Mon cher Burton, Tennyson ne peut être coupable parce que le soir même du crime il est prouvé hors de tout doute, et nous en avons vérifié la preuve hier, Tennyson se trouvait à dix heures moins dix à l'hôpital de Chelgate. Le crime a été commis à dix heures et vos horloges sont bonnes M. Burton. Elles ne retardent ni n'avancent.

– Cependant M. Dale, vous avez arrêté Tennyson !

– Oui, sur simples soupçons. N’oubliez pas que M^{lle} Starke est morte et que la justice doit suivre son cours.

– Mais enfin, M. Dale, qui a assassiné ma bonne ?

– C’est à John Steel d’y répondre et je crois que ce diable d’homme possède déjà la solution à ce problème troublant. Il a un flair merveilleux et travaille seul. Il rate rarement son coup.

Le lendemain j’étais seul chez moi et je méditais sur les événements passés lorsque le timbre d’entrée m’appela.

Un homme dans la quarantaine se présentait.

– Je suis Frank Tennyson, dit-il, l’amant de Jane Whitters, la nurse de feu le D^r Burton. C’est moi qui ai tué Helena Starke dans le seul but de me venger de feu le D^r Burton sur vous. On a pas cru que je pouvais faire ça. Mon alibi était bon et me voilà libre.

Comme j’allais répondre à cet homme, Dale fit irruption dans ma maison avec deux policiers

qui se saisirent de Tennyson.

– Il a avoué, dis-je.

– Oui ! me dit Dale. Il a aussi avoué à la police, mais c'est un fou. Il doit réintégrer Chelgate et ne plus en sortir. Tennyson n'est pas un criminel, c'est un grand malade qui nécessite beaucoup de soins. Il peut en revenir à la condition d'oublier le passé, et encore !

Qui donc pouvait avoir assassiné M^{lle} Starke ?

Les journaux publient les théories les plus absurdes. On dirait même que John Steel était retourné chez lui, qu'il avait abandonné cette affaire ténébreuse.

En effet je me demandai, moi-même, où pouvait bien être passé le détective. Dale ne le savait pas. Quant à Fawcett, on m'apprit qu'il suivait une piste intéressante et que bientôt l'affaire s'éclaircirait. Je le désirais ardemment.

Un matin le journal rapporta que le ministère public demandait la réouverture de l'enquête du

coroner à la suggestion du célèbre détective John Steel.

Réellement, je ne comprenais plus rien à ce galimatias. Mais était-ce vrai ? Souvent les journaux publient des canards et des faussetés et la simple prudence me dicta d'attendre les événements. Steel avait-il découvert quelque chose ? Voulait-il faire changer le verdict du coroner ou voulait-il donner des renseignements susceptibles d'inculper d'autres personnes inconnues ? Peut-être. Personne ne le savait.

L'affaire Burton, comme on l'appelait, avait fait grand bruit. On en parlait partout. On allait jusqu'à dire que moi, Charles Burton, avait assassiné ma vieille bonne afin de lui voler ses économies, que c'était un crime crapuleux, etc.

Entre temps j'avais reçu une autre visite de Miss Whitters. C'avait été une visite sans but. La nurse paraissait lasse. Longuement elle me parla de feu mon père.

Elle l'avait bien connu, si bien qu'elle me donna des détails intimes qui me surprirent.

M^{lle} Whitters était douée d'un sens d'observation très développé. Elle avait de la culture et des goûts artistiques avancés ; c'était une sensible.

Elle était encore à Chelgate en charge des grands agités.

Elle s'en tirait fort bien.

Visiblement elle s'ennuyait. Je la priai d'accepter à dîner au Ulster Inn à quelques milles de la ville.

Sans doute c'était l'automne, mais la température était plus douce et la bise de la mer qui montait vers nous était moins âpre, moins agressive.

L'autobus nous débarqua à Ulster Inn vers midi. Dans la grande salle basse mais bien éclairée d'où l'on pouvait voir les falaises de Vinmouth et les ruines d'un vieux fort normand, quelques dîneurs étaient déjà attablés.

La spécialité de la maison était le Irish Stew qu'on aromatisait avec des herbes du pays. M^{lle} Whitters me racontait qu'elle était souvent venue

avec feu mon père à cet hôtel renommé.

Sur un mouvement d'étonnement que je fis elle me rassura :

– Avec M. Burton et moi venait toujours le D^r. Newcombe. Ça nous reposait tous les trois de la fièvre de folie qui bouillonnait à Chelgate.

Nous dînâmes dans un charmant tête-à-tête.

M^{lle} Whitters n'avait guère eu d'intrigues amoureuses dans sa vie. D'ailleurs elle n'en avait pas eu les loisirs. Elle habitait avec sa mère dans une villa de Grove Street non loin de chez moi.

De mon côté, après ma sortie d'Oxford, je n'avais guère bougé, occupé que j'étais à sauver les débris de la fortune paternelle.

Après dîner nous allâmes nous promener sur les rochers. Au loin la mer écumante s'agitait, quelques barques de pêcheurs fuyaient vers le nord et le soleil, qui avait dissipé les brumes, inondait tout de ses rayons denses.

M^{lle} Whitters n'était pas coquette, elle ne cherchait pas l'effet.

Simplement vêtue, elle paraissait distinguée.

Cependant on trouvait en elle un peu de la rigidité de la garde-malade, un peu de l'autorité attachée à cette belle profession humanitaire. Nous évitions de parler de l'assassinat de M^{lle} Starke, d'ailleurs le soleil était trop beau pour parler de la mort.

– Vous aimez la nature M. Burton ?

Je devins sentimental tout à coup. Le diable à tout âge nous tente.

– Oui, quand tout se concerte pour réchauffer mon cœur.

– Vraiment ! Est-il si froid ?

– Froid ? Peut-être que non, mais jamais aucune flamme ne l'a effleuré.

Il y eut un moment de gêne entre nous.

Je repris :

– M^{lle} Whitters, vraiment vous m'intriguez. Nous parlons comme deux amoureux. Je vous connais très peu et il en est ainsi de vous. Il est vrai que le souvenir de mon père nous rapproche mais ce n'est pas suffisant pour agir comme des enfants.

– Qui sait, ajouta Jane évasivement.

Comme nous parlions encore un groom m'apporta un télégramme ainsi libellé :

M. Burton,

La réouverture de l'enquête commence cet après-midi à 2 heures.

signé : Dale.

M^{lle} Whitters et moi retournâmes immédiatement en ville.

Nous avions décidé de nous retrouver à la Cour.

Les journaux du midi regorgeaient de nouvelles concernant l'affaire Burton, le crime de Grove Street comme on disait.

Le détective John Steel était soudainement revenu d'une vacance dans le sud et on s'attendait à une bombe de sa part.

À la Cour, la foule avait pris d'assaut les banquettes et c'est à peine si nous eûmes une

place M^{lle} Whitters et moi.

Vers 2 heures 15, le magistrat et les préposés de loi firent leur entrée.

Du côté de la police je ne vis que Dale et Fawcett. Steel était absent.

Le président de l'enquête paraissait ennuyé de cette ténébreuse affaire. Il ne tenait pas en place.

Il demanda au greffier :

– À la demande de qui ouvre-t-on de nouveau cette enquête ?

– À la demande de John Steel, Votre Honneur.

Le coroner parut se calmer, puis :

– Appelez M. Steel.

Le détective ne répondit pas à l'appel de son nom.

Pourtant c'était lui qui avait obligé la Cour à se réunir de nouveau. Et s'il l'avait fait c'est qu'il avait des raisons impérieuses de le faire.

Où était Steel ? C'est ce que personne ne savait.

Sans doute il suivait une piste et cette piste était sérieuse puisqu'elle l'obligeait à ne pas être à la réouverture de l'enquête.

Évidemment, Sa Seigneurie ne prisait pas cette absence. Il fallait cependant procéder.

Dale fut alors prié de s'approcher, mais avant qu'il dépose on prit connaissance du certificat de décès de M^{lle} Stake et aussi du précédent verdict.

« Assassinée par personne inconnue. »

– Inspecteur Dale, croyez-vous qu'il est opportun d'enquêter de nouveau sur cette affaire ?

– Votre Honneur, j'ai suivi une piste qui s'est avérée fausse. Cependant si le détective Steel a insisté pour une nouvelle investigation, c'est qu'il a découvert quelque chose.

– Oui, mais votre détective Steel n'est pas ici. Il se fiche de la justice.

– Steel ne se fiche pas de la justice, cria le détective qui venait d'arriver. Je vous demande pardon, Votre Honneur, ajouta-t-il.

Des chuchotements remplirent la salle. Il fallut

que le coroner menace de faire évacuer la salle pour obtenir le silence.

Steel s'approcha de la barre.

– Vous êtes bien John Steel ?

– Oui John Syllas Steel.

– Détective ?

– Oui de l'agence Bourne.

– Vous avez été chargé d'éclaircir l'assassinat de M^{lle} Helena Starke ?

– Oui.

– Vous avez découvert les meurtriers ?

– Non.

Le coroner fronça les sourcils.

– Pourquoi alors avez-vous demandé la réouverture de cette enquête. Vous ne manquez pas d'audace M. Steel.

– Mieux vaut avoir de l'audace que d'errer, Votre Honneur.

– John Steel, la justice n'erre pas !

– C'est vrai, mais c'est parce que nous

l'éclairons.

– Vous avez une haute opinion de vous-même, détective.

– Et vous, Votre Honneur, vous n'en n'avez pas une petite.

– Je représente ici la loi, monsieur.

– Et moi la vie d'un homme, et mon opinion est...

– Je ne vous demande pas votre opinion sur la justice, détective.

– Je vous demande pardon Votre Honneur.

– Si vous n'avez rien découvert, pourquoi êtes-vous ici ?

– Je n'ai pas dit que je n'avais rien découvert. J'ai dit que je n'avais pas découvert de meurtriers, c'est la différence.

Le coroner se moucha bruyamment.

– Vous vous fichez de nous, Steel, notre verdict original était « assassinée par une personne inconnue ». Il n'y aurait qu'une chose qui puisse changer ce verdict et ce serait

« assassinée par des personnes inconnues », et vous dites que vous n'avez rien découvert ou plutôt que vous n'avez pas découvert de meurtrier.

Steel tourna lentement la tête vers le coroner et laissa tomber ces paroles stupéfiantes :

– M^{lle} Starke n'a pas été assassinée.

Il y eut un grand branle-bas dans l'enceinte de la Cour. Tout le monde chuchotait. Steel devait savoir ce qu'il disait.

Pourtant les journaux avaient été prolixes de détails. On avait révélé les choses les plus intimes ayant trait au vieux docteur Burton. Les pseudo-amours de Jane Whitters et de Tennyson ayant fait le sujet de gorges chaudes.

Et voici que le grand détective arrivait avec une histoire toute autre.

Couvrant les chuchotements la voix du juge persifla :

– Elle s'est donc suicidée en se poignardant par en arrière ?

– Non, tonna le détective. M^{lle} Withers m'avait

abandonné sa main. Pensait-elle à Tennyson ? À cet instant sentait-elle le besoin d'un protecteur ?

Le juge reprit :

– Vous savez, Steel, ce qu'est le mépris de cour ?

– Oui et je comprends aussi le sens du ridicule, répondit le détective poussé à bout par le ton provocateur du juge.

Sa Seigneurie se leva en colère :

– Monsieur, vous êtes d'une audace sans pareille. Savez-vous bien que vous devez respect à cette cour.

– Personne ne me fera taire quand il s'agira de la vérité, lança Steel.

Et il ajouta après une pause :

– Pas même vous !

Le coroner savait dès lors qu'il avait affaire à forte partie. Steel, soutenu par une réputation internationale et des influences en haut lieu pouvait être un adversaire dangereux capable de lui tenir tête et même de le tourner en ridicule.

Le coroner se calma. À quoi bon vouloir lutter contre un tel homme. Et après tout, c'était à cause d'un vain orgueil que le magistrat s'emballait, indigne de la magistrature.

– Mais M. Steel vous expliquerez-vous ?

– Si vous voulez bien Votre Honneur m'en fournir l'opportunité.

Et Steel commença :

– M^{lle} Helena Starke était à l'emploi des Burton depuis plus de vingt-cinq ans. À sa mort elle laissait près de quinze cents livres à un neveu, patient du Chelgate Hospital. Donc si on l'a tuée ce n'était pas pour la dépouiller.

– Avait-elle des ennemis ?

– C'était une femme paisible qui ne sortait pas.

– Un fou, Tennyson a-t-il pu faire le coup ?

– Sans doute, Tennyson a pu faire le coup. Et souvent des fous, des névrosés, des hystériques ont assassiné des personnes sans mobile aucun. Ils agissaient sous l'impulsion du moment, et dans le cas qui nous occupe Tennyson aurait bien

pu tuer la servante de George Burton dans le but de lucre.

– Et qui vous fait croire que ce Tennyson n'est pas le meurtrier ?

– Ce n'est pas une affaire de conviction, M. le Coroner.

– Alors ?

– C'est une certitude prouvée.

– Vraiment !

– Nous avons trouvé pour Tennyson un alibi très bien contrôlé (et notez bien l'alibi est de nous), prouvant que ce dernier, malgré ses aveux est innocent. De plus Tennyson est fou.

– Quelqu'un d'autre a-t-il pu commettre ce crime ?

– Oui, évidemment, mais aucune trace.

– Le criminel a pu entrer la nuit par la fenêtre du salon et venir effacer ses propres empreintes sur le poignard .

– Non ! Cela ne se fait que dans les romans.

– Le timbre de la porte d'entrée a-t-il résonné

le soir du drame ?

– Comment expliquer l’empreinte digitale du D^r Burton, mort depuis trois ans, sur une carte de visite que tenait la victime, carte portant le nom même du docteur ?

– Votre Honneur, j’ai reconstitué le drame tel qu’il s’est déroulé : Personne n’a sonné à la demeure des Burton.

Personne n’a poignardé Helena Starke.

Personne n’a ouvert la fenêtre cette nuit-là.

Le coroner ne riait pas. Il se demandait si par esprit de vengeance Steel ne se payait pas sa tête. Par contre il savait que la force de déduction du célèbre détective était formidable et qu’il jouissait pour ainsi dire d’un sixième sens. Enfin il verrait. En dernier ressort, c’est lui qui déciderait.

Le détective continuait.

– Voici ce qui s’est passé :

– M. Charles Burton reposait dans la

bibliothèque lorsque la bonne est apparue verte de frayeur. Elle tenait dans sa main une carte froissée. Burton, instinctivement, en a déduit qu'elle avait ouvert à quelqu'un, ce qui était faux. Ce soir-là, M^{lle} Starke, vieille fille remuante, est allée dans le vestibule faire du ménage ou mettre de l'ordre. Elle s'approcha d'une petite table surplombée d'une panoplie chargée d'armes de toutes sortes. Cette petite table a un tiroir difficile à ouvrir. M^{lle} Starke le force. Elle y trouve une carte jaunie du D^r Burton. Elle la prend dans le but de la détruire et referme le tiroir. Le tiroir est aussi dur à fermer qu'il l'est à ouvrir. Elle y appuie la hanche. Un poignard mal ajusté de la panoplie se détache. Elle fait un mouvement instinctif, elle s'appuie brusquement et le poignard s'enfonce profondément entre ses deux épaules. L'instinct de conservation la pousse vers son maître M. Burton. C'est ce qui explique que personne n'a touché le manche du poignard. Quant à la carte, l'empreinte du docteur est bien explicable. Elle fut oubliée là autrefois et avait échappé à la vue de M^{lle} Starke. Jamais la communication téléphonique ne fut coupée. Une

branche était tombée sur le fil parce qu'il y avait grand vent ce soir-là. Et voici, Votre Honneur !

La salle suspendue aux lèvres de John Steel respira enfin. M^{lle} Whitters n'eut qu'un mot :

– M. Burton !

Le jury rendit un verdict d'accident.

Cette affaire avait ébranlé mes nerfs et un médecin consulté m'ordonna quelques semaines de repos dans le sud de l'Angleterre non loin de Mounts Bay. Je décidai M^{lle} Whitters à m'accompagner. Elle obtint facilement congé de Chelgate Hospital où mon père avait si longtemps traité les aliénés.

L'autobus nous amena à Falmouth et nous prîmes pension dans une auberge de la côte, vieille maison tranquille tenue par un Écossais méticuleux et qui heureusement ne connaissait rien de l'affaire de Grove Street. Nous nous reposâmes pendant trois semaines puis vint le retour et la séparation.

La séparation ?

Non !

M^{lle} Whitters m'avait plu, je l'épousai. Nous étions sans doute faits l'un pour l'autre et il fallut l'affaire de Grove Street pour nous unir.

Cet ouvrage est le 748^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.